

**LA CONSCIENCE MALHEUREUSE COMME MODE
D'ACTION INTERNATIONALE
LE PACIFISME DE ROMAIN ROLLAND**

PAR

Josephha LAROCHE

Maître de Conférences à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines

Le pacifisme de Romain Rolland, sa dimension à la fois introspective et médiatique, pose deux séries de questions aux politistes. La première tient aux conditions de production de l'influence politique des intellectuels : de quel droit peuvent-ils prétendre se saisir des affaires du monde, multiplier les prises de position, juger et condamner ? La deuxième porte sur le cloisonnement des objets : si les politistes ont appris depuis longtemps à se méfier de la dichotomie interne/international, il semble qu'ils devraient aussi mettre en doute — au regard des modalités d'action politique adoptées par Romain Rolland — celle opposant prétendument la vie intérieure des acteurs à leur engagement public dans l'arène internationale.

Romain Rolland, professeur d'histoire de la musique à la Sorbonne, écrivain de nationalité française mais résidant en Suisse pendant la durée de la Grande guerre, militant pacifiste alors mondialement connu, fait paraître entre 1914 et 1919 une série d'articles dans le *Journal de Genève*, qui ont été réunis sous les titres : *Au dessus de la mêlée* et *Les Précurseurs*¹.

Au travers ces documents, Romain Rolland se livre à un travail introspectif, véritable examen de conscience. Mais, et c'est l'originalité de sa démarche, cet examen de conscience, il le veut public, exemplaire. Il entend faire parler haut et fort le juge caché de sa conscience, le mettre à la fois en scène et sur la

1. Ces textes se trouvent regroupés dans Rolland (R.), *L'Esprit libre*, Paris : Albin Michel, 1953.

scène internationale. Pour ce faire, il est amené à reculer les frontières de l'intimité, révéler publiquement ce que d'aucuns ne s'avoueraient pas à eux-mêmes : tourments, remords, fragilités. Il veut prendre à témoin ses semblables, se livrer à une "confession"², celle de toute une époque. Il ajoute : "Je n'ai pas à m'épargner, moi, pas plus que les autres"³. En effet, la logique de cette entreprise de contrition veut que sa confession revête les formes d'une procédure d'accusation n'offrant aucune circonstance atténuante. Il assène : "Certes, les intellectuels sont coupables !"⁴.

Les fautes expiées, les coupables désignés, il restera place, non seulement pour une rédemption mais aussi pour une authentique prophétie constituant, en quelque sorte, le prolongement cathartique de la confession.

I - UNE CONFESSION ACCUSATRICE

Romain Rolland aura emprunté à certaines valeurs culturelles de son époque le goût de la confession douloureuse de ses fautes dont il tirera ensuite une forme de légitimité pour stigmatiser celles qu'il prête à autrui. Intellectuel moralisateur, il en fera même un exceptionnel levier de mobilisation politique. Ce travail s'opère dans la douleur. Ainsi écrit-il rétrospectivement dans son "Introduction" à *Au-dessus de la mêlée* : "Solitude complète. Les premières semaines du conflit ne furent qu'un tragique dialogue avec moi-même"⁵. Ce désenchantement s'explique par les nombreuses et violentes polémiques dont il fut alors l'objet, comme l'ont été peu d'écrivains dans l'histoire de la littérature française de la première moitié du XX^e siècle. Ses prises de position politique ne paraîtront pas, à cet égard, dissociables de son univers littéraire dans la mesure où nombre de ses détracteurs s'attacheront à démontrer que ce qu'ils tiennent pour des égarements politiques, trouve une origine dans les considérations morales et esthétiques de l'écrivain. Selon eux, la portée douce de l'œuvre littéraire témoigne assez du caractère pernicieux de son engagement politique. Romain Rolland sera donc en procès⁶. Henri Massis et René Johannet seront les premiers à l'attaquer dans la presse, avant même le déclenchement des hostilités. Dans son article "Romain Rolland ou le dilettantisme de la Foi"⁷, Henri Massis défend la thèse qu'une œuvre comme *Jean-Christophe*, doit être tenue pour suspecte car elle procède d'une idéologie et d'une esthétique allemandes : en fait, son auteur serait coupable de chercher à "allier l'idéalisme germanique au rationalisme latin"⁸. Quant à René

2. Rolland (R.), Introduction à *Au-dessus de la mêlée*, in : *L'Esprit Libre*, op. cit., p. 17.

3. *Ibid.*

4. Septembre 1914, *Au-dessus...*, op. cit., p. 69.

5. Introduction..., op. cit., p. 19.

6. René Cheval (*Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre*, Paris : PUF, 1963, p. 15 sq.) consacre un chapitre à cette question.

7. *Opinion*, 30 août 1913, repris ensuite dans une brochure intitulée : *Romain Rolland contre la France*, Paris : H. Floury, 1915, pp. 17-27.

8. *Ibid.*, p. 25.

Johannet, il donne également le ton avec son pamphlet *Ainsi parlait Romain Rolland*⁹ qui présente *Jean-Christophe* comme “de la camelote à l’allemande, des petits pioupiou de Nuremberg, entrés chez nous par contrebande, sans signature et sans âme”¹⁰. Avec le début de la guerre, une campagne de calomnies est donc orchestrée contre Romain Rolland, on veut faire de lui un traître, condamné bien souvent sans être lu. La presse française ira, par exemple, jusqu’à refuser les annonces payantes pour ses ouvrages. Par ailleurs, *L’Action Française*, *L’Intransigeant* et *La Croix* mèneront contre lui une campagne acharnée. Et même Alphonse Aulard, dans un article du *Matin* (23 octobre 1914), se désolidarise de son combat au nom de la Sorbonne. C’est ainsi qu’il sera victime d’insinuations faisant peser sur lui des accusations de désertion¹¹ et bâtissant la légende de ce mauvais Français qu’un engouement immodéré pour le monde germanique aurait conduit des nostalgies internationalistes à l’insoumission pure et simple. Le 17 novembre 1914, il tâchera donc de se défendre dans un vigoureux plaidoyer : *Lettre à ceux qui m’accusent* qu’il tentera, en vain, de faire paraître dans un grand quotidien parisien. Dans une lettre datée du 18 décembre 1914, il présume les raisons d’un tel déferlement d’hostilité à sa personne : “*J’imagine qu’à Paris ils se sont dit : ‘Encore ! Il ne veut donc pas tenir sa langue ?’ Et ils seront d’autant plus durs que je commence à devenir dangereux, trouvant de l’écho au-dehors*”¹².

Mais pour l’histoire, l’accusé restera plutôt un accusateur. Ce grand-prêtre du pacifisme que l’on calomnie, c’est d’abord un “*intellectuel autonome*” — pour reprendre la terminologie de Jeannine Verdès-Leroux — qui ne cesse de reprocher aux intellectuels français de prendre parti pour la guerre en entretenant la haine du “boche”. Quant à lui, il correspond, trait pour trait, à la définition qu’en donne Jean Lemazurier dans son *Cathéchisme dreyfusard* : “*Qu’est-ce qu’un intellectuel ? C’est un homme dont le cerveau refuse de fonctionner par ordre et dont les plus petites actions s’inspirent des plus grands principes*”¹³. En effet, bien qu’ayant des sympathies socialistes, il s’est toujours tenu éloigné de tout engagement politique, de toute allégeance partisane, y compris pendant l’affaire Dreyfus. Mais en 1914, soutenu par le cercle vitaliste¹⁴, il va, en dramatisant le rôle des intellectuels, devenir leur

9. Paru dans *Les Lettres* du 15 juin 1914, pp. 457-503.

10. *Ibid.* p. 481.

11. En août 1914, Romain Rolland a quarante-huit ans. L’écrivain appartient à la classe 1886 qui n’a jamais été appelée et il est, de plus, un ancien dispensé régi par la loi du 27 juillet 1872. D’octobre 1914 à la fin de 1915, il choisira de travailler comme bénévole à l’Agence Internationale des Prisonniers de Guerre, un service de la Croix-Rouge Internationale, avant de s’y consacrer ensuite de façon intermittente.

12. *Cahiers Romain Rolland* (ed.) (20), *Je commence à devenir dangereux. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1914-1916)*, Paris : Albin Michel, 1971, p. 1. Dans son Introduction à *Au-dessus de la mêlée*, *op. cit.*, p. 26, il évoquera contre lui “*la tempête de haine et de boue*”.

13. Lemazurier (J.), *Catéchisme dreyfusard*, Paris : Stock, 1898, p. 1.

14. Les intellectuels qui constituaient ce réseau, estimaient que la société occidentale était entrée en décadence et que seul un élan vital pourrait la régénérer. Ils se réclamaient de Nietzsche, Bergson, Sorel, mais surtout d’écrivains comme Emile Verhaeren, Walt Whitman

voix, celle qui saura dire la nécessité d'introduire effectivement l'éthique dans les relations internationales. Pour ce faire, c'est un cheminement bien singulier qu'il propose : la revendication d'un droit d'assertion de soi. Dès lors, son parcours intérieur, qui est aussi un parcours initiatique, doit le conduire à se mettre à l'épreuve par la confession qui devient très vite une mise en accusation.

On comprend mieux ainsi pourquoi cette sévérité intérieure qui gouverne sa conduite et inspire ses écrits ait pu conduire certains à le taxer d'anti-intellectualisme, au risque de se méprendre sur la véritable identité de sa démarche. C'est pourquoi, il tint à expliciter, dans *Le Journal de Genève* du 4 décembre 1914, le sens de son combat : "*Certains passages de mes livres, un peu paradoxaux, m'ont fait accuser parfois d'être un anti-intellectuel : ce qui serait absurde pour qui a, comme nous, donné sa vie au culte de la pensée [...] Les idées n'ont aucune existence par elles-mêmes [...] mais le mal est qu'on en fait des réalités opprimantes ; et nul n'y contribue autant que l'intellectuel qui en use par métier, et qui par déformation professionnelle, est toujours tenté de leur subordonner les choses réelles. Que vienne, par surcroît, une passion collective qui achève de l'aveugler, elle se coule dans l'idée qui peut le mieux la servir, elle lui transfuge son sang ; et l'autre la magnifie [...] De là que les intellectuels, dans la crise actuelle, non seulement aient été prodigieusement à la répandre*"¹⁵. En effet, des écrivains, tels Paul Bourget, Pierre Loti et surtout Maurice Barrès, estimaient devoir galvaniser les troupes par leurs écrits nationalistes et bellicistes. Barrès qui n'est alors, comme Romain Rolland, ni un acteur ni un témoin direct de la guerre, lui répondra indirectement le 19 décembre 1914 dans *L'Echo de Paris* : "*Il n'est plus permis qu'il y ait des pacifistes [...] ce ne furent jamais que les pionniers du germanisme*". Assurés l'un et l'autre d'être les mandataires des intellectuels, ils partagent la même foi dans l'aptitude personnelle du clerc à puiser en lui-même les ressources propres (énergie, émotions, affects, savoir) à révéler et à restituer à la société le sens perdu de son histoire.

Ainsi, qu'il justifie son engagement pacifiste et internationaliste en tentant de convaincre ses accusateurs ou bien qu'il accuse à son tour ses détracteurs, Romain Rolland place toujours au centre de sa réflexion la rationalité et la logique individuelles et non celles de l'action collective. Seule la pensée personnelle doit constituer un espace d'élaboration politique pour faire obstacle aux déferlements des passions collectives.

Porte-parole auto-consacré des intellectuels de toutes nationalités, il n'en cesse pas moins, durant sa confession, d'accuser ses pairs d'être des fauteurs de guerre en les identifiant comme les responsables du conflit : "*Cette guerre*

(suite note 14) et, bien sûr, Romain Rolland. Ceci s'explique dans la mesure où ils considéraient que l'art devait être le fer de lance du combat politique et le principal instrument de la transformation sociale.

15. *Au-dessus...*, *op. cit.*, pp. 124-125.

est leur guerre, tant ils y ont apporté de passion forcenée”¹⁶. Ne faut-il pas répliquer à Durkheim, par exemple, qui fait paraître en 1915 une étude soulignant la glorification allemande de l’Etat et visant à démontrer comment la guerre et les excès commis par l’armée allemande se trouvaient déjà théorisés par certains doctrinaires comme Heinrich von Treitschke ? Si Romain Rolland pourrait à la rigueur acquiescer à la stigmatisation durkheimienne des intellectuels germaniques, en revanche, il combat farouchement la condamnation unilatérale de l’Allemagne : les Allemands ne sont ni plus ni moins responsables du conflit que les Français¹⁷. A cet égard, il est remarquable de constater combien sa prise de position anticipe celle du courant historiographique représenté par Pierre Renouvin et ses proches (Charles Appuhn, Camille Bloch, notamment) qui firent paraître, dans la *Revue d’histoire de la Guerre mondiale*, entre 1923 et 1939, un vaste travail d’éclaircissement historique aboutissant à rejeter la thèse de la responsabilité unilatérale de l’Allemagne pour celle d’une responsabilité partagée. Ainsi, Jules Isaac fera-t-il sienne la formule percutante de Fabre-Luce suivant laquelle, “l’Allemagne et l’Autriche ont fait les gestes qui rendaient la guerre possible ; la Triple Entente a fait ceux qui la rendaient certaine” avant de rappeler que “le meilleur moyen d’obtenir la liberté est de la mériter, en se dégageant de toutes passions, hormis la passion de la vérité”¹⁸. Jules Isaac mettait en garde l’historien contre une double tentation : d’une part, l’omission de faits qui le gênaient ou leur rejet dans l’ombre ; d’autre part, la transformation en certitudes d’hypothèses hasardeuses. Sans prétendre aucunement établir un lien de causalité entre l’obligation de conscience qui gouverne la démarche de Romain Rolland dès 1914, et le parti pris épistémologique qu’adopteront certains historiens français au lendemain du Traité de Versailles, il convient cependant de souligner une convergence de vues, d’autant plus troublante qu’elle procède de rationalités opposées. En effet, Romain Rolland revendique ni plus ni moins des dons de divination intellectuelle et un droit à la profession de foi publique puisé à la source de sa fameuse “indépendance d’esprit”¹⁹. Au contraire, pour les historiens, il s’agit uniquement de faire œuvre scientifique, sans état d’âme

16. *Journal de Genève*, 19 avril 1915, in *Au-dessus...*, op.cit., p. 149.

17. Durkheim (E.), “L’Allemagne au-dessus de tout” : la mentalité allemande et la guerre, Paris : Armand Colin, [1915], 1991, 101 p. Créée à la Librairie Armand Colin en 1915, la collection dans laquelle ce texte fut édité s’intitulait *Sur le vif*. Les ouvrages étaient traduits et édités simultanément en plusieurs langues et se voulaient des études et des documents sur la guerre. D’autres intellectuels éminents en composaient le comité de publication (Charles Andler, Henri Bergson, Emile Boutroux, Ernest Lavisse ou bien encore Charles Seignobos). Dès le 25 novembre 1914, Romain Rolland avait écrit : “La France ne vaut pas mieux que l’Allemagne, en ce moment. Ce sont deux bêtes enragées, qui ne songent plus qu’à se dévorer. Il m’est impossible de rester plus tard solidaire de ces passions nationales. Il faudra bien que j’en arrive, un jour à me dégager nettement de ces patries, dont le culte fanatique est devenu plus meurtrier que ne l’a jamais été l’intolérance religieuse, aux siècles passés”, in : *Cahiers Romain Rolland* (ed.) (20), *Je commence à devenir dangereux ...*, op.cit., p. 25.

18. Isaac (J.), “Premiers regards sur la question des responsabilités de la guerre”, in : *Paradoxe sur la science homicide et autres hérésies*, Paris : Rieder, 1936, p. 97.

19. Devenue emblématique depuis sa célèbre *Déclaration* (publiée par *L’Humanité*, le 26 juin 1919 en une).

et dans une perspective positiviste. En d'autres termes, ce qui est émotionnellement approché par Romain Rolland et pressenti de fulgurance en fulgurance, doit simplement faire l'objet, chez Jules Isaac, "d'un violent effort d'objectivité"²⁰.

Comme l'enquête d'Agathon — *Les Jeunes d'aujourd'hui* — parue en 1913, avait fait clairement apparaître de jeunes citoyens au nationalisme "irritable", Romain Rolland tient à s'ériger en directeur de conscience de leurs maîtres à penser, osant remettre en question la légitimité de la guerre, au risque de se faire traiter de "suisse et de mèteque" par l'Action française. Ecrivain le plus éminent, avec Anatole France, à avoir échappé au courant nationaliste²¹, il veut démontrer l'exemplarité de sa quête de vérité en n'hésitant pas à mettre en accusation les siens, c'est à dire les clercs : "Leur rôle dans cette guerre a été affreux ; on ne saurait leur pardonner. Non seulement ils n'ont rien fait pour diminuer l'incompréhension mutuelle, pour limiter la haine ; mais à bien peu d'exceptions près, ils ont tout fait pour l'étendre et l'envenimer [...] Ils ont empoisonné de leurs idéologies meurtrières des milliers de cerveaux [...] l'histoire ne l'oubliera pas"²².

Pourquoi jeter cet anathème ? Parce qu'ils ont mis leurs compétences, leur savoir-faire, leur culture au service des gouvernements, parce qu'ils ont cédé à leurs passions idéologiques alors qu'ils auraient dû demeurer les serviteurs de la raison. Depuis l'Affaire Dreyfus, les intellectuels s'étaient largement abstenus d'intervenir dans la vie politique. Au contraire, à partir de 1914, ils se livrent à la cause patriotique sans retenue ni discernement, se mobilisant en sa faveur sans plus d'examen. Ainsi récuise-t-il le combat d'un Jean-Richard Bloch qui ne voyait, face à l'Allemagne, que le recours au fusil, "frère de notre plume"²³. Avant Julien Benda, Romain Rolland développe donc la rhétorique de la trahison des clercs et met à l'ordre du jour, avec beaucoup de clairvoyance, la question des intellectuels, leur place et leur mission dans l'ordre politique international. Ils auraient instrumentalisé leur savoir et, par conséquent, failli à leur tâche.

Mais cette guerre dont Romain Rolland les rend responsables, c'est aussi une guerre dont il fait, d'emblée, une affaire personnelle. De telle sorte qu'ici le premier conflit mondial est bien moins appréhendé comme un affrontement interétatique que comme un drame de conscience. Mais d'où parle-t-il ? D'où accuse-t-il ? Il répond lui-même : *Au dessus de la Mêlée*. Et nous devons entendre par là, au dessus du conflit bien sûr, mais aussi au dessus des classes

20. Cité par Droz (J.), *Les Causes de la Première Guerre mondiale : essai d'historiographie*, Paris : Seuil, 1973, p. 36.

21. Becker (J.-J.), *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Paris : PFNSP, 1977, pp. 20-83.

22. Rolland (R.), "Pour l'Internationale de l'Esprit", *Revue Politique Internationale*, Lausanne, mars-avril 1918, in Rolland (R.), *Les Précurseurs*, in : *L'Esprit Libre*, op. cit., p. 329.

23. Correspondance Jean-Richard Bloch/Romain Rolland citée par Prochasson (C.), *Les Intellectuels, le socialisme et la guerre, 1900-1938*, Paris : Seuil, 1993, p. 118.

sociales, des nationalismes, des cultures et, enfin, au dessus de la mêlée des intellectuels. En effet, ces derniers "à côté de la guerre par l'épée [...] livrent une guerre non moins violente par la plume" et "les meutes d'intellectuels" ne font plus qu'"aboyer"²⁴. Aveugles, ils ne sont plus en mesure de théoriser leur pratique, englués qu'ils sont dans leur combat idéologique; ces légitimes dépositaires du savoir, il les accuse de ne plus savoir. Naturellement, l'écrivain illustre là, jusqu'à la caricature, l'illusion de "l'intellectuel sans attache ni racines"²⁵, qui, adoptant une position en surplomb, pense en procureur, dans la logique du procès qu'il a décidé d'instruire. Sans jamais désacraliser cette image pieuse du clerc en majesté, jugeant du bien et du mal, croyant peser sur l'événement et se mêlant, à sa manière, aux joutes politiciennes, il cultive au contraire la représentation endogène de l'intellectuel déontologiquement habilité à traiter des affaires du monde. Ce faisant, il s'inscrit dans une tradition qui culminera plus tard avec l'activisme international d'un Jean-Paul Sartre. Il s'y croit d'autant plus autorisé que le caractère mondial de la guerre lui donne l'illusion d'être mondialement entendu grâce à ce réseau épistolaire d'intellectuels qu'il a su tisser sur tous les continents²⁶. Ignorant l'arbitraire d'une telle auto-attribution du droit de juger de tout et de tous, non seulement en matière de création culturelle mais aussi et surtout d'engagement politique, il légifère. Prétendument détenteur de toutes les réponses au conflit, il rend son verdict en décrétant la faillite de ses pairs. Par cette usurpation de parole il s'autoproclame, paradoxalement, leur porte-parole, et celui d'une génération, d'une époque, enfin d'un courant doctrinal : le pacifisme. Désormais, le conflit mondial le conduit à exposer publiquement ce débat avec lui-même mené entre voix et silence.

II - LE DEVOIR PERSONNEL DE VIGILANCE

Que Romain Rolland ait obtenu le Nobel de littérature en 1915 n'a rien pour surprendre. En effet, il correspond bien à la figure-type du lauréat qu'Alfred Nobel appelait déjà de ses vœux en 1892, lorsqu'à Berne, participant au Congrès universel de la paix, il déclarait à ses amis pacifistes : "Savez-vous comment il faudrait traiter cette question [la paix] ? Il faudrait y gagner des personnages influents qui donnent le ton. On devrait attribuer de grandes sommes à des prix en faveur de ceux qui ont à cœur cette noble cause et veulent la faire triompher"²⁷. Les articles évoqués ici, aussi bien que son œuvre

24. Septembre 1914, *Au-dessus...*, *op. cit.*, p. 70.

25. Bourdieu (P.), *Questions de sociologie*, Paris : Minuit, 1980, p. 70.

26. Ainsi en est-il par exemple, de sa *Lettre ouverte à Gerhart Hauptmann* (Prix Nobel de littérature, 1912), de sa correspondance avec Albert Einstein (Prix Nobel de physique 1921), Alfred H. Fried (Prix Nobel de la paix, 1911), Maxime Gorki, Arthur Schnitzler, Albert Schweitzer (Prix Nobel de la paix, 1952), Henryk Sienkiewicz (Prix Nobel de littérature, 1905), Rabindranath Tagore (Prix Nobel de littérature, 1913), Emile Verhaeren, Stefan Zweig.

27. Notice biographique établie par Emile Larsson, Secrétaire du comité central de la Société suédoise de la paix et de l'arbitrage, Stockholm, 18ème Congrès universel de la paix, 1910, p. 8.

littéraire publiée avant l'attribution du Nobel, apparaissent entièrement conformes au dessein du philanthrope qui recommandait dans son testament du 27 novembre 1895 de récompenser celui qui aurait produit "*l'ouvrage littéraire le plus remarquable dans le sens de l'idéalisme*"²⁸. A l'instar de cette élite militante des Nobel, cette cléricature internationale à laquelle il va bientôt appartenir, il se pose dans ses publications et sa correspondance en *Aufklärer*, réaffirmant l'irréductibilité et l'universalité de certaines valeurs (liberté, désintéressement, savoir) dont il prétend à la fois être le meilleur représentant et le plus solide gardien contre la raison d'État. A ce titre, il prône une autonomie à l'égard de tous les pouvoirs en opérant avec ses ressources (notoriété, charisme, liens de fidélité) sur leur propre terrain pour engager une nouvelle forme d'intervention politique : l'action pédagogique²⁹. C'est ainsi que *L'École de la Fédération*, avatar de *L'École émancipée*, censurée dès octobre 1914, publie régulièrement ses textes ; désormais, il fait figure de mentor pour les revues pacifistes. Tout à la fois lieux d'échanges intellectuels et espaces de sociabilité, ces dernières seront souvent promptes à lui vouer un véritable culte. Et s'il est vrai que l'idéologie pacifiste est restée minoritaire durant toute la guerre, il faut noter qu'à partir de 1916, elle dispose de ces relais que la figure tutélaire de Romain Rolland contribue à légitimer. Par conséquent, en dominant de sa stature cette avant-garde marginale, non seulement l'écrivain "*structura un milieu*"³⁰ mais il expérimenta tout autant le statut d'intermédiaire majeur de l'intelligentsia internationale.

En accusant ses pairs d'avoir négligé la dimension culturelle — c'est-à-dire pour lui éthique et esthétique — de leur engagement, Romain Rolland s'exonère de toute responsabilité ; il s'arroge, en outre, le pouvoir exorbitant de modifier le cours de la guerre. Tel un Saint-Christophe accomplissant sa vocation phorique, il entend porter le fardeau de ce premier conflit mondial : "*Il y a des médecins du corps, il en faudrait de l'âme [...] que ce soit notre office, à nous qui écrivons*"³¹. En tant que "*veilleur intellectuel*"³², comme il aime à se qualifier, il lui faut constamment remplir un devoir de vigilance face aux États et aux intellectuels pour être en paix avec sa conscience. Ce devoir de vigilance passe, pour lui, par une dépolitisation des enjeux, des discours et par leur requalification au moyen de catégories morales. C'est dire qu'il ne s'agit aucunement pour Romain Rolland de se lancer dans la politique traditionnelle : "*Je n'étais pas un homme d'action, j'étais un homme de pensée*"³³.

28. Testament cité par Moe (R.), *Le Prix Nobel de la paix et l'Institut Nobel norvégien : rapport historique et descriptif accompagné d'une histoire du mouvement pacifiste de 1896 à 1930*, Oslo/Londres, Paris/La Haye, 1932, p. 31.

29. Le président de la Columbia, Nicholas Murray Butler qui obtint le prix Nobel de la paix en 1931 développa lui aussi toute une propédeutique de la paix, notamment à travers la mission éducative de la *Dotation Carnegie* qu'il dirigea de 1910 jusqu'à sa mort en 1947. Sur ce point, cf. Laroche (J.), "Une représentation américaine de la paix : l'actualité de Nicholas Murray Butler", *Revue d'histoire diplomatique* (1), 1993, pp. 5-24.

30. Prochasson (C.), *op. cit.*, p. 120.

31. *Journal de Genève*, 30 octobre 1914, in : *Au-dessus...*, *op. cit.*, p. 106.

32. Introduction..., *op. cit.*, p. 51.

33. *Ibid.*, p. 50.

Plus précisément, l'action politique internationale doit céder le pas, dans son discours, à sa propre activité. Quelle est-elle ? Il convient avant tout d'écrire et, à cet égard, nul mieux que lui ne saura incarner la mystique pacifiste au travers de liens épistolaires émotionnellement intenses. Par cette manière de commercer avec autrui, il fait en sorte que ses tourments de conscience les plus intimes échappent au secret de son for intérieur et, s'affranchissant de sa clôture, gagnent cette existence objective que seule la forme écrite autorise. Mais ses épanchements lyriques ne doivent pas faire oublier le projet qu'il poursuit : livrer à ses lecteurs inconnus la teneur la plus exacte de sa vie intérieure, ce que Simmel appelle "*le climat personnel*"³⁴, quitte à s'exposer à n'importe qui. Toutefois, au-delà de cette vulnérabilité consentie qui conserve l'empreinte définitive et durable des humeurs et réflexions du moment, il importe également de parler ; et l'on sait à quel point, durant toute la guerre, se rendre dans son refuge suisse pour y entendre sa parole de Sage, relevait, aux yeux de toute l'avant-garde pacifiste, d'un rituel indispensable de légitimation. Parole investie d'un pouvoir quasi-thaumaturgique, elle lui permettait de revendiquer l'efficacité d'une action exclusivement symbolique, quand bien même — comble de la puissance implicite et euphémisée — cette parole n'eût été qu'intérieure : "*Mes pensées sont des actes*"³⁵. Dire sa conscience, en faire l'inventaire, arpenter encore et encore cet espace privé intérieur, bref s'introspecter publiquement. L'écrivain croit au pouvoir des mots, il a foi en cette catharsis, en cette mise à nu. Il croit au bienfait de l'explicitation publique de ce regard intérieur par lequel il s'auto-rise à se conduire en guide moral, en repère éthique.

Dans cette logique de narcissisme grandiose qui induit un mode d'incursion de la parole privée sur la scène publique, parler de lui, c'est donc aussi parler du monde et, en l'occurrence, de ce qui bouleverse alors les relations internationales. Il n'y a pas de discontinuité entre lui et le monde, ni même de changement d'échelle : le monde est en Romain Rolland et Romain Rolland est, en quelque sorte, à la hauteur du monde ; il en a sa dimension.

Comme il écrit : "*L'ignorance est le dernier cercle de la mort*"³⁶, il lui faut dire et propager sa vérité, celle d'un héraut éthique ; non pas une vérité historique mais ce qu'il croit être la vérité universelle.

III - LE DON DE PROPHÉTIE

Fort de son exceptionnelle introspection, Romain Rolland se découvre missionnaire inspiré. Certes, dans ses textes, nous sommes en présence d'une prophétie sécularisée, dans la mesure où leur auteur se voulait affranchi de toutes influences religieuses. Néanmoins, il s'érige en "*maître intellectuel de salut*" (Weber) parce qu'il se perçoit comme porteur de charisme, détenteur d'une

34. Simmel (G.), *Secret et sociétés secrètes*, Paris : Circé, 1991, p. 75.

35. *Au-dessus...*, *op. cit.*, p. 74.

36. *Le Carmel*, déc. 1916, in : *Les Précurseurs*, *op. cit.*, p. 191.

vocation personnelle à pacifier et, plus exactement, à dire les formes de la paix future. Cette mission, il ne l'assume pas parce que des hommes, militants pacifistes ou gouvernants, l'en ont chargé ; il l'"*usurpe*", pour reprendre le terme de Weber³⁷, en vertu du don d'impartialité et d'indépendance d'esprit qu'il s'attribue. Par cette ambition, il se pose en maître moral des peuples et guide d'éthique sociale.

Par ailleurs, comme chez tous les prophètes, sa prise de parole constitue une "*prédication émotionnelle*"³⁸ qui ne craint pas de théâtraliser ses affects et, dans le même temps, cherche à mobiliser ceux de ses lecteurs.

Très influencé par la culture allemande, Romain Rolland reprend à son compte la doctrine spenglérienne de la décadence. Celle-ci se produirait quand une culture, au sommet de ses potentialités, passerait à l'état de civilisation. Une fois l'ascension terminée, il ne pourrait plus y avoir alors, selon Spengler, que dégénérescence fatale. Dans cette dynamique historique perçue en termes organicistes, une civilisation meurt pour qu'une autre vive : c'est en quelque sorte la reprise macro-sociale du "*meurs et deviens*" de Goethe. Mais comment percevoir ce passage périlleux de la culture à la civilisation ? Dans la construction spenglérienne, c'est l'impérialisme qui constitue le signe annonciateur de la fin, impérialisme stigmatisé par un Romain Rolland que séduit une telle analyse³⁹. "*Je n'attends plus rien de l'Europe, l'Europe entière est une maison de fous*"⁴⁰. En conséquence, l'avenir du continent passe nécessairement, à ses yeux, par une intervention accrue des États-Unis, devenus seuls dépositaires des valeurs occidentales en péril⁴¹. Finalement Romain Rolland adoptera la thèse des responsabilités spéciales des États-Unis développée, en son temps, par le président Th. Roosevelt. Si l'action extérieure des Américains s'était limitée, jusqu'en 1914, à revendiquer un droit de regard sur des régions limitrophes, avec la Grande guerre en revanche, la diplomatie wilsonnienne enten-

37. "*Les prophètes n'assument pas leur mission parce que des hommes les en ont chargés. Cette mission, ils l'usurpent, c'est ce qui les caractérise*", Weber (M.), *Economie et société*, Paris, Plon, 1971, p. 468.

38. *Ibid.*, p. 469.

39. Dans *Au-dessus de la mêlée* (op. cit., p. 85), il écrit en effet : "*Le pire ennemi n'est pas au dehors des frontières, il est dans chaque nation ; et aucune nation n'a le courage de le combattre. C'est ce monstre à cent têtes, qui se nomme l'impérialisme.*"

40. 28 septembre 1914, in *Journal des années de guerre (1914-1919)*, Paris : Albin Michel, 1952.

41. Ce qui le conduira, le 1er octobre 1914, à rechercher l'arbitrage du président W. Wilson et à lui écrire la lettre suivante : "*Monsieur le Président, — dans cette guerre néfaste, dont le résultat, quel qu'il soit, sera la ruine de l'Europe, les yeux de ceux qui ont le triste privilège d'échapper aux passions de la mêlée, se tournent vers votre pays et vers vous. Puissiez-vous bientôt faire entendre votre voix juste et ferme au milieu des frères ennemis ! Il n'y va pas seulement de l'intérêt des peuples qui sont aux prises, mais de la civilisation tout entière, menacée par ces luttes sacrilèges. Que les États-Unis d'Amérique rappellent à l'Europe démente qu'aucun peuple n'a le droit, pour satisfaire son orgueil et ses haines, d'ébranler l'édifice du progrès humain, qu'il a fallu tant de siècles de génie et de peines pour élever*" (cf. Introduction à *L'Esprit libre*, op. cit., p. 24.). Il lui joignit également son article *Au-dessus de la mêlée*, mais n'obtint aucune réponse.

daît exercer un contrôle sur le règlement des affaires internationales. Elle visait à promouvoir une politique salvatrice pour une vieille Europe en déclin, minée par ses querelles impérialistes. Appelant de ses vœux la réalisation d'une telle ambition politique, Romain Rolland désigne les Américains comme les héritiers légitimes du patrimoine culturel européen. Il leur attribue l'obligation de reconstruire l'unité morale de l'Europe, cette mission justifiant, à elle seule, la nécessité de leur prépondérance mondiale.

A sa façon, il tient donc à prononcer l'épilogue de l'âge européen : "*La civilisation d'Europe sent le cadavre*"⁴² écrit-il en novembre 1916. Certes, il perçoit dans cette guerre la ruine de l'Europe, sa fin prochaine même ; ou plutôt celle d'une certaine Europe : celle des nationalismes, voire des nations. En effet dans le même article, il précise : "*Les nations n'existent plus comme personnalités*"⁴³. Pourtant, il prophétise la reconstruction d'une Europe unitaire : "*La guerre d'aujourd'hui est son baptême de sang*"⁴⁴. S'il prend soin d'interpeller et de culpabiliser tous ses lecteurs : "*Qui de nous n'est coupable ? Qui de nous a le droit de se laver les mains du sang de l'Europe assassinée ? Que chacun voie sa faute et tâche de la réparer*"⁴⁵, l'idée d'une simple réparation, au plan individuel, des préjudices subis par les populations lui paraît une solution bien insuffisante. Aussi, dès le 14 septembre 1914, proposera-t-il la création d'une Haute Cour morale, "*d'un tribunal des consciences*", sorte d'institutionnalisation du for intérieur, qui aurait à se prononcer sur toutes les violations du droit des gens, d'où qu'elles viennent. Il appartiendrait aux pays neutres d'en prendre l'initiative et d'attribuer à des hommes disposant déjà d'une autorité mondiale indiscutable, la qualité de commissaires-enquêteurs⁴⁶. A cet égard, on notera combien la logique d'"*implication émotionnelle*"⁴⁷ adoptée par Romain Rolland rejoint aussi bien les préoccupations des juristes adeptes de la *paix par le droit* — lointains héritiers des théoriciens du droit naturel — que celles des solidaristes.

L'auteur de *Jean-Christophe* reste confiant : "*Un jour prochain, l'union des nations d'Occident formera la nouvelle patrie. Elle-même ne sera qu'une étape sur la route qui mène à la patrie plus large : l'Europe. Ne voit-on pas déjà les douze Etats d'Europe, ramassés en deux camps, s'essayer sans le savoir à la fédération...*"⁴⁸. L'identité européenne qu'il s'agirait de construire, tiendrait du pari, voire de la gageure ; elle serait en effet fondée sur la désintrication progressive de l'Etat et de la nation, de manière à dépasser son cadre historique et casser sa forme passionnelle : le patriotisme.

42. "Aux peuples assassinés", in : *Les Précurseurs, op. cit.*, p. 196.

43. *Ibid.*, p. 198.

44. Lettre au journal *Svenska Dagbladet* de Stockholm, in : *Au-dessus...*, *op. cit.*, p. 148.

45. "Aux peuples...", *op. cit.*, p. 198.

46. *Au-dessus de la mêlée, op. cit.*, p. 86.

47. Elias (N.), *Engagement et distanciation*, Paris : Fayard, 1993, p. 26.

48. *Le Carmel*, déc. 1916, in : *Les Précurseurs, op. cit.*, p. 191.

L'Europe, cette nouvelle entité fédérée dont il annonce la construction prochaine, ne constitue, selon lui, qu'un élément de cette redistribution internationale des rapports de force : "L'Asie est aux aguets"⁴⁹, ajoute-t-il, sans qu'il faille aucunement voir là un développement sur "le péril jaune", si fréquent en ce début de vingtième siècle. Proche de Gandhi et de Rabindranath Tagore, il reprend à son compte le jugement de ce dernier : jusqu'en 1914 la civilisation européenne a été "une civilisation de cannibales [...] une machine à broyer les peuples qu'elle a envahis, exterminés, anéantis [...] cette civilisation a fait le vide devant elle"⁵⁰. Elle s'est, considère-t-il, condamnée elle-même : "Nous prophétisons, sans aucune hésitation que cela ne durera pas toujours"⁵¹. Il faut entendre par là que l'Asie saura triompher de l'Europe et se substituer à elle dans l'ordre de la puissance, non pas grâce à une mise en valeur optimale de ses ressources naturelles, ou encore une meilleure gestion de l'économie mais bien plutôt parce qu'elle finira par adopter la nouvelle forme de pratique politique expérimentée en Inde sous l'impulsion de Gandhi : la *Satyagraha*. Cette "étreinte de la vérité" que l'orientaliste Louis Massignon a traduite par "revendication civique du vrai", représente pour Romain Rolland, une discipline morale et non une simple acceptation passive. Elle opère un changement de perspective car elle vise à écarter la violence, erreur pratique contre-productive plus que faute morale. Cependant, la non-violence préconisée par le Mahatmah se distingue radicalement de la passivité. Romain Rolland écrira dans une préface à *La Jeune Inde* qu'elle ne doit pas être confondue avec "la servile ataraxie des éternels Acceptants"⁵² ; au contraire, c'est elle qui atteint le paroxysme de l'action directe. En août 1919, fort de cette analyse, il envisagera d'ailleurs dans son *Journal* de créer une revue d'Europe et d'Asie, traitant exclusivement de questions culturelles, où collaboreraient les élites intellectuelles de ces deux continents. C'est assez dire que, pour lui, l'Europe ne peut plus assurer seule son avenir ; plus encore, son accomplissement harmonieux suppose nécessairement l'adoption des normes culturelles élaborées et expérimentées en Asie. Continent dominé, exploité, l'Asie deviendrait donc aussi bien un modèle éthique qu'un espace politique de référence.

Mais ces considérations ne provoquent pas chez Romain Rolland de conflit intérieur, car il ne pense pas que la montée en puissance de l'Asie s'effectuera contre cette Europe unitaire et, selon lui, bientôt fédérée. Au contraire, cette analyse est source de pacification intérieure puisqu'au terme d'un examen de conscience où il a pris le monde à témoin, il n'envisage qu'une seule configuration internationale possible : celle qui serait fondée sur la complémentarité, la réconciliation et, finalement, l'union de l'Europe et de l'Asie.

49. "Aux peuples...", *op. cit.*, p. 196.

50. *Ibid.*, p. 197.

51. *Ibid.*

52. Rolland (R.), *Portrait de Gandhi, Introduction à Gandhi, La Jeune Inde*, Paris : Stock, [1924], p. XX.

Aujourd'hui, *Au-dessus de la Mêlée* semble à beaucoup une méditation lointaine. Focalisée sur un problème daté, elle paraît empreinte d'un sentimentalisme jugé anachronique. Certains ne veulent plus y voir qu'une écriture de soi, complaisante et grandiloquente. Pourtant, le déchiffrement du moi auquel s'adonne publiquement le professeur de pacifisme, Romain Rolland, relève autant de la pénitence que de la mobilisation politique et, à ce titre, son souci de conjuguer morale et politique demeure exemplaire. En effet, dans la mesure où il rend indissociable une longue exploration publique de soi et un engagement intime dans la politique internationale, il inaugure un nouveau mode d'intervention de l'individu sur la scène internationale. En jouant de la frontière mouvante qui sépare le privé du public, il s'autorise de sa notoriété pour publiciser un monologue intérieur qui a soulevé suffisamment de contestations violentes mais suscité aussi assez de vocations, pour qu'on ne doute plus de son efficacité symbolique et de l'importance de son influence. Sans nul doute, Romain Rolland a su incarner un engagement dans l'action internationale qui a marqué et révélé beaucoup de ses contemporains. C'est dire que sa démarche ne peut aucunement être assimilée à un simple repli sur l'intériorité : on doit plutôt voir dans cette revendication de l'*Aufklärer* comme magistère, une invention sociale. Cette irruption singulière d'un clerc dans la "grande politique", celle des Etats, détermine un nouveau mode d'énonciation du politique fondé sur un véritable usage diplomatique de sa subjectivité. Lorsque Romain Rolland se reconnaît un droit d'injonction envers les clercs et se définit comme prescripteur international et censeur des Etats, il disserte sur l'universel en empruntant le passage obligé d'un travail d'ascèse de soi sur soi. Mais on ne saurait trop souligner aussi que, dans le même temps, il sollicite et escompte de son lecteur une "remise de soi" indispensable à la défense de sa grande cause.